

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Je vais revenir demain

Jean-Paul Beaumier



Numéro 138, été 2019

Vulnérabilité : fragiles instants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90692ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

#### Éditeur(s)

Jacques Richer

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

#### Citer cet article

Beaumier, J.-P. (2019). Je vais revenir demain. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (138), 15-19.

# Je vais revenir demain

Jean-Paul Beaumier

Nous ne résonnerons pas toujours  
comme un gong que vient frapper  
une sensation et puis une autre.

VIRGINIA WOOLE, *Les vagues*

QUELQU'UN allait finir par se blesser, c'était inévitable. Une question de temps, de va-et-vient dans l'ascenseur qui était toujours plein, toujours à l'arrêt. Recourbée, tranchante, la tige d'aluminium qui saille du bas du mur pourrait écorcher quelqu'un à tout moment, me disais-je tandis que l'ascenseur s'ébranlait. Sitôt après avoir appelé le cinquième étage, où l'on avait finalement transféré maman après qu'elle eut passé près de quarante-huit heures sur une civière dans un corridor, je me suis reculé tout au fond de la cabine. Mon regard se portait tour à tour sur la tige de métal dépoli et les autres occupants. Devais-je les prévenir ? Je reconnaissais certains visages qui m'étaient devenus familiers, en découvrais chaque jour de nouveaux. Le déplacement incessant des civières d'un étage à l'autre, les heurts et les coups répétés contre les parois de l'ascenseur étaient sans doute responsables de la dégradation des lieux. Jour après jour, la tige me semblait plus proéminente, plus menaçante, et personne ne jugeait bon de la replacer, voire de la remplacer avant que quelqu'un ne s'entaille un mollet.

Comment allais-je la trouver ? me demandais-je chaque fois que les portes de l'ascenseur se refermaient. Déjà trois semaines qu'elle était hospitalisée et rien n'indiquait qu'elle pourrait bientôt retourner chez elle, dans ses affaires, comme elle ne cessait de répéter. Tu sais, toi, quand je vais pouvoir rentrer chez moi ? Bientôt, maman, bientôt. Il te faut être patiente. Le regard qu'elle posait alors sur moi en disait long sur l'inutilité de mes encouragements. Mais le silence m'était encore plus insupportable.

Ses jours étaient comptés. En était-elle consciente ? Cela aurait-il allégé sa souffrance ? Atténué ma peine ? Sur quel autre sujet aurions-nous pu enchaîner par la suite ? Sur ce qu'il adviendrait après ? Il valait mieux reprendre là où nous nous étions arrêtés la veille. Tu as bien dormi ? Tu as vu le médecin ce matin ? Qu'est-ce qu'on t'a servi au petit-déjeuner ? Autant de questions qui n'exigeaient de sa part qu'un léger plissement des lèvres, une esquisse de sourire pour me remercier d'être là, à ses côtés. Et je m'efforçais à mon tour de lui sourire.

Sa chambre donnait en face de l'ascenseur et dès que les portes s'ouvraient, je l'apercevais, allongée sur le dos, immobile, la bouche entrouverte. Elle ne dormait plus que par brefs intervalles. En entrant dans sa chambre, j'espérais qu'on n'ait pas une fois de plus égaré ses prothèses dentaires. Je me suis approché, posant ma main sur le pied du lit. Je n'ai pas voulu l'embrasser pour ne pas la réveiller. Peu importe où mon regard se posait, ses os saillaient sous les couvertures. J'ai jeté un rapide coup d'œil au bloc-notes suspendu au pied de son lit. Les mêmes indications que celles de la veille et de l'avant-veille y étaient inscrites. Pouls, tension artérielle, fréquence des urines. Des chiffres avec des décimales, des abréviations, un graphique, une signature illisible, jamais la même. Une feuille blanche avait été scotchée au mur : patiente non voyante. Après trois semaines, quelqu'un s'était rendu compte que maman n'y voyait presque plus.

J'ai reposé le bloc-notes et me suis rapproché de la fenêtre en veillant à ne pas m'enfarger dans la tige à laquelle était suspendu le soluté qui s'égouttait lentement. Je suis né dans ce même hôpital, peut-être dans une chambre comme celle-ci. J'imaginai papa arriver avec un bouquet de fleurs dans une main et tenant Pierre, mon frère aîné, dans l'autre. Il cherche du regard la fenêtre de la chambre de maman avant de s'accroupir et de la pointer à Pierre, regarde, maman nous envoie la main. Tu vas enfin connaître ton petit frère. Il me

des nouvelles de maman régulièrement, même si je n'ai rien de nouveau à lui dire.

« Il y a longtemps que tu es là ? »

Sa voix est pâteuse, encore ensommeillée de rêves cotonneux sans cesse interrompus par le va-et-vient de tout un chacun dont on ne sait qui fait quoi. Cotonneux, c'est le qualificatif qu'elle utilise pour décrire ses états d'assoupissement. Elle sait de quoi elle parle, elle qui a cousu tous nos vêtements lorsque nous étions jeunes. Elle ne m'en dira pas davantage, ni à quoi elle rêvait, ni quelles sont les pensées qui l'habitent. Elle se contente de me demander de lui donner ses lunettes, qui reposent sur le meuble bosselé à côté de son lit.

Je l'aide à se redresser, à peigner ses cheveux de plus en plus éclaircis, avant de l'embrasser.

« Je ne vois pas ce que je fais ici, laisse-t-elle tomber. Il ne se passe rien. Tu as vu le médecin en arrivant ? Tu sais quand je dois rentrer, toi ? »

Je l'ignore. Comme il me semble en ce moment tout ignorer de la vie, de la mort, de ce qu'il vaut la peine de dire ou de taire avant de mourir. Je vais me renseigner au poste de garde, lui dis-je, mais ni elle ni moi ne sommes dupes. Je n'en saurai pas plus, pas davantage que la veille.

Elle n'a pratiquement rien mangé, malgré mon aide, mon incitation à lui faire avaler quelques bouchées afin qu'elle reprenne des forces.

« Bois au moins ton thé avant qu'il ne soit froid. »

Elle repousse son plateau, s'essuie les lèvres. Je comprends sans qu'elle ait besoin d'insister. Son thé est refroidi depuis longtemps. Dans une heure, elle me demandera de lui donner son breuvage vitaminé à la fraise. Elle le préfère à celui au chocolat. Comme chaque fois, elle m'en offrira, et comme chaque fois je déclinerais. Elle n'en boira que la moitié parce qu'il ne sera pas assez frais. Elle ne s'en plaindra pas, pas plus qu'elle ne se plaindra du bruit incessant des travaux à l'extérieur qui l'empêche de dormir, du personnel qui n'est jamais le même, de la façon infantilisante dont on s'adresse

à elle, comme aux deux autres patientes avec qui elle partage la chambre.

L'après-midi tire à sa fin. Ce sera bientôt l'heure du changement de garde. Quelqu'un entre et vérifie le soluté avant de ressortir sans prononcer une seule parole. Chacun se réfugie ici dans le silence, se protège comme il peut. Je vais et viens de son lit jusqu'à la porte pour me dégourdir les jambes. Je jette un coup d'œil à mon cellulaire. Par habitude, pour demeurer en contact avec l'extérieur avant de le ranger dans ma poche. Pourquoi me sentir coupable ? La dame près de l'entrée pleure en silence. Depuis qu'elle est là, personne n'est venu la voir. Les chariots encombrant toujours autant l'espace déjà restreint dans le corridor. Une préposée va et vient en interpellant une collègue afin qu'elle commence à faire le tour des chambres, qu'elle vérifie si les patientes ont besoin d'aller à la toilette avant de les installer pour le souper. Les installer. L'opération prendra plus d'une heure. Je n'ose demander à maman si elle a faim.

« Tu peux t'en aller, me dit-elle. Je vais être correcte.

— Tu ne veux plus me voir ? » lui dis-je dans une vaine tentative de la faire sourire pour alléger l'atmosphère.

Chaque fois que je quitte l'hôpital, une pensée m'obsède : je retourne du côté des vivants. Je me glisse dans ma voiture et m'empresse de rejoindre l'autoroute pour éviter la circulation de fin d'après-midi. Dans mon rétroviseur, la lumière du soleil décroît rapidement. Qu'y a-t-il d'autre derrière moi qui décline, que j'abandonne ? Je sais bien qu'un jour ou l'autre mon tour viendra, mais pour l'heure je peux encore fuir, rentrer chez moi, me retrouver dans mes affaires, comme dit maman.

« Les journées rallongent », finis-je par dire pour ne pas laisser le silence s'alourdir entre nous.

Nos échanges tiennent le plus souvent à ces phrases que l'on prononce pour masquer le malaise qui autrement révélerait crûment notre impuissance, notre désarroi, notre détresse. « Tu peux y aller », répète-t-elle. La douleur ne lui

18 permet pas d'être plus expansive, mais l'a-t-elle jamais été ?

S'est-elle jamais permis de se livrer sans craindre de paraître faible ?

Avec un peu de chance, je serai de retour avant la nuit tombée. Suzanne sera déjà rentrée. Tous ces allers-retours ont fini par l'inquiéter, mais bientôt l'hiver sera derrière nous. Nous gagnerons une heure de clarté. Il n'y aura plus qu'à se méfier des chevreuils qui traversent la route à la tombée de la nuit. Ils sont de plus en plus nombreux en cette saison à venir lécher le sel le long des autoroutes. Il y a une forme de légèreté et de grâce dans le simple fait d'exister, ce sont chaque fois ces mots qui me viennent en tête lorsque j'aperçois un jeune chevreuil en bordure de l'autoroute, heureux qu'il soit vivant et non gisant le long du fossé, fauché par un automobiliste qui n'aura pas su l'éviter. La mort surgit toujours au moment où on s'y attend le moins.

« Je vais revenir demain, maman », lui dis-je après l'avoir embrassée. Lorsque les portes de l'ascenseur se sont entrouvertes, je me suis retourné pour lui envoyer la main une dernière fois avant de me glisser le long de la cabine pour ne pas gêner une civière qui occupait presque tout l'espace. J'ai aussitôt senti une douleur vive au mollet droit. Le bas de mon pantalon était déchiré, je sentais le sang couler le long de ma jambe. À cet instant, j'ai imaginé un chevreuil étendu le long de la route. Et je me suis mis à pleurer.